

en général bien loin de l'habitation de son propriétaire. Dans *Germinal*, le célèbre roman d'Emile Zola, on voit un mineur nouveau venu interroger un ancien lorsque, remonté des puits, tous deux contemplant la région avec les champs, les constructions, les maisons ouvrières : à qui est-ce tout cela? demande le premier; et l'autre de répondre : on ne sait pas... à *des gens*. Rien ne peint mieux cette espèce d'anonymat, grand pourvoyeur de socialisme.

Tels sont, brièvement indiquées, les principales caractéristiques de l'action automobile sur la présente génération. Bienfaits et méfaits mélangés en somme. Une chose est évidente, c'est que rien ne saurait contrarier cette action dans un sens ou dans un autre. Elle est ce qu'elle est et il faut l'accepter telle quelle, en bloc. Mais plus l'automobilisme évoluera dans un sens utilitaire, plus son caractère bienfaisant tendra à l'emporter sur son caractère malfaisant. Ainsi ce que les hommes ne peuvent faire, les événements s'en chargeront. Et l'équilibre final s'établira sans réaction ni lutte.



Journées de chasse en Floride.

Jacksonville est à la fois un centre commercial important et le point de départ obligé de toute excursion dans les districts de l'inland floridien. C'est là notamment que s'embarque le voyageur qui veut remonter le cours de la rivière St-John ou mieux « rivière de mai » comme le nomma en 1562 le français Jean Ribaut, son premier explorateur. Elle est navigable pendant soixante douze lieues et le trajet est des plus attrayants. A chaque instant le bateau, se frayant une route à travers la plaine de roseaux qui cachent les sinuosités de la rivière, rase des berges couvertes de magnolias et de palmiers de toutes sortes. Le paysage est d'une variété infinie; ici c'est une forêt de *live oaks* à la tournure de grands fantômes tout blancs par les immenses lichens qui de toutes leurs branches retombent jusqu'au sol; là, nous passons un coquet petit village ou bien quelques misérables cahutes de nègres qui chassent l'alligator ou gardent, un champ de coton. Tantôt le bateau traverse des lacs et des marais et tantôt. la rivière est resserrée à n'avoir pas vingt mètres de large.

Tantôt, à travers d'immenses forêts de pins on aperçoit des sous-bois à perte de vue et tantôt les lianes à fleurs violettes forment autour de nous des murailles impénétrables, de hautes palissades semblant guider le bateau dans sa marche.

Partout où l'on trouve de l'eau, la végétation est luxuriante. Sur les lieux élevés où le terrain est plus sec se dressent des plantations d'orangers, de citronniers et de bananiers. Partout des oiseaux au brillant plumage, des hérons aux couleurs variées, des échassiers blancs comme neige qui se dérangent à peine au bruit de notre passage; des tortues insouciantes dorment au fil de l'eau et parfois un alligator qui sommeillait sur le sable, brusquement réveillé, se glisse rapidement dans la rivière salué de quelques inoffensives balles de revolver.

Sandford, point extrême de la navigation est une charmante petite ville située sur les bords du lac Monroë et comme presque toutes les villes de Floride, c'est une station hivernale très prospère; en plus des malades et des *misses* à marier, il y vient, chaque hiver un grand nombre de chasseurs. C'est enfin un des centres de la production des oranges; il y a telle plantation dont la récolte annuelle se vend plus de cinquante mille francs. A l'hôtel — un grand hôtel tout en bois mais très confortable — nous nous enquîrions d'un guide et de chiens. Au bout de quelque temps arrive un Ecosais, ancien cocher, chasseur pour l'instant et convaincu que si l'on fait moins d'économies au nouveau monde que dans la vieille Europe, on y vit mieux tout en se donnant moins du peine. Ses chiens ne sont que des roquets baptisés du nom de *setters*; après un palabre d'une demi-heure, homme et bêtes sont retenus pour le lendemain.

De bonne heure, le jour suivant, nous partons en canot avec deux chiens; comme le vent tous poussait nous mettons à la voile et atteignons bientôt l'extrémité supérieure du lac. A partir de là la rivière Saint John n'est plus qu'un gros ruisseau où la moindre barque a souvent peine à se frayer un passage au milieu des roseaux. Passent des hérons blancs et des *Kingfishs*, sorte de gros martins-pêcheurs qui poussent des cris aigus quand ils manquent leur proie.

Nous remontions lentement le courant à la rame quand, à un détour de la rivière, apparut sur un chêne mort un oiseau énorme. C'était un aigle à tête blanche. Trop paresseux pour chasser ou pêcher lui-même, le noble animal attendait qu'un oiseau de proie ou un *Kingfish* muni de quelque prise passât à sa portée pour l'en dépouiller et digérer sans trouble ni remords ce qu'il ne s'était pas donné la peine de poursuivre, Chaque ma-

tin, paraît-il, on le voyait à la même place et il y demeurait tout le jour. Le guide se refusa complètement à toute tentative de l'abattre. Ce peu sympathique oiseau était en effet tenu en si grande considération dans le pays qu'on avait failli récemment faire un mauvais parti à un nègre coupable de lui avoir envoyé du plomb.

Un peu plus loin nous débarquons dans un marais où certes Dieu a oublié, à la création, d'exécuter le décret de séparation de la terre et des eaux. C'est là que nous commençons notre chasse en faisant voler une bande de pluviers dorés deux victimes tombent ce qui ramène la bande, la fait tourner quelques instants autour des blessés et occasionne encore quelques chutes; puis nous entrons dans un terrain réputé pour l'abondance des bécassines qui s'y trouvent; un coup de fusil en fait fuir des douzaines et il en reste toujours autant. Au bout de deux heures d'aller et de venue pénibles clans ce marais, soixante dix sept bécassines sont dans le « bag » et beaucoup ont été perdues.

Pour ne pas être dévoré par les *mosquitos* il est, nécessaire de fumer sans interruption. A chaque instant nous rencontrons des frayées d'alligators : tout à coup l'écoissais appelle pour montrer un vieux nid de saurien. Ce nid fait de roseaux, d'herbes et de feuilles, d'un diamètre d'environ cinq pieds ressemble à une vaste taupinière avec un trou au sommet par où la femelle a déposé ses œufs et par où sont sortis les petits. Non loin de là flâne un petit alligator d'environ un pied et demi de long, déjà assez grand pour tenter seul la fortune; le guide se précipite pour l'attraper mais déjà il a disparu dans la vase. En Floride, c'est un des profits pour les guides et les gamins que la vente de ces malheureuses petites bêtes. Ceux qui les achètent les placent avec deux doigts d'eau clans des bocaux à peine plus grands qu'eux. On les conserve ainsi pendant des mois entiers sans leur rien donner à manger. L'alligator captif ne grandit pas, ne se nourrit pas, vit d'une façon toute végétative, se donnant à peine le tracas de remuer.

L'alligator (le « gator » comme on dit là-bas) se chasse dans tous les pays que baigne le golfe du Mexique. Mais sur quatre cent mille peaux vendues chaque année sur le marché des Etats-Unis plus de la moitié proviennent du seul Etat de Floride. Contrairement à l'opinion souvent reçue, l'homme sur terre n'a à peu près rien à craindre de l'alligator. Toutefois les règles les plus élémentaires de la prudence conseillent au chasseur de ne pas s'endormir sur une berge, de ne pas s'approcher d'un alliga-

tor tiré avant de s'assurer qu'il n'est plus en vie, enfin d'éviter de s'attaquer de près à une mère car les femelles défendent, leurs petits avec une rare énergie.

Dans l'eau le bruit l'effraie et il faut qu'il soit de grande taille et que la faim l'aiguillonne pour qu'il ose attaquer l'imprudent qui se baigne clans ses eaux. Encore est-il parfaitement établi que, soit par crainte soit plutôt par gourmandise et préférence pour l'odeur nègre, il évite le blanc et n'attaque guère que le noir. Si le chasseur et l'éleveur de bétail le craignent, c'est uniquement à cause des grandes pertes d'animaux qu'il leur fait subir. Le chasseur perd continuellement des chiens. Surtout quand il chasse le daim et que l'animal blessé ou harassé va faire hallali dans un étang, si les chiens le suivent, le chasseur en arrivant constate d'ordinaire que plus d'un *slag hound* manque à l'appel. Quelquefois même il n'y a plus ni daim ni chiens. L'éleveur pour sa part, voit continuellement des veaux et des génisses prenant le frais dans la rivière entraînés sous les caux par les alligators. Toutefois des propriétaires de bestiaux se plaignent parfois de la disparition de ces amphibies clans certains cantons; la raison en est qu'ils creusent un grand nombre de trous qui leur servent de retraite; ces excavations se remplissent d'eau et, lorsque vient la grande sécheresse, les animaux trouvent là autant d'abreuvoirs qui les empêchent de mourir de soif. La plus terrible arme de l'alligator est sa queue dont un coup vous brise la jambe et qui, dans l'eau, lui suffit souvent pour endommager fortement les légers canots des nègres.

Vers la fin de Juin la femelle dépose clans le nid qu'elle a construit à elle seule une soixantaine d'œufs de la grosseur de ceux d'une oie. Pendant tout le temps de leur incubation elle s'éloigne d'eux à peine pour être à même de les défendre contre les fréquentes excursions des nègres, des ours, des chats sauvages, des hérons et des serpents. Une fois éclos, les petits ont un nouvel et terrible ennemi . . . l'alligator mâle lui-même qui, s'il peut tromper la surveillance maternelle, engloutit en un instant ses enfants ou ses neveux. Mais malheur à lui si la mère le surprend; il doit alors soutenir un terrible combat et parfois paie de sa vie sa gloutonnerie. Pour abriter ses petits la femelle se servant de sa gueule comme d'une truelle leur creuse un trou; c'est là que, durant plusieurs semaines, elle leur apporte pour nourriture de la viande putréfiée qu'elle a eu soin d'enterrer quelques jours auparavant, seul mets, avec le poisson, que puisse avaler leur bouche encore faible malgré les superbes rangées de dents qui déjà la garnissent.

L'alligator adulte n'est pas si difficile; il se nourrit de tout ce qu'il peut trouver; il est omnivore dans toute la force du terme; il paraît. que quand il a pris quelque chose qui lui semble indigeste — par exemple, disent les Américains, un « cousin Jonathan » — il se borne, afin de faciliter l'action stomacale, à avaler quelques morceaux de bois. S'il n'aime pas à manger le Yankee, réciproquement le Yankee méprise sa chair filandreuse mais, de même qu'il aime le nègre de même les noirs et les Seminoles se font un fin régal d'apprêter sous la cendre un morceau de sa queue. Si le gourmet le dédaigne, l'amateur de dollars le poursuit au contraire. Malheureusement pour le pauvre « gator » sa dépouille a de la valeur; de là l'extermination sans pitié dont il est l'objet.

Quand on chasse l'alligator de jour, on se met à l'affut dans un de leurs cantons après avoir exposé à bonne distance un chien ou mieux un cochon que l'on tache de faire crier. Quelquefois aussi, dans les endroits déserts, on a la bonne fortune d'en surprendre endormis le long d'une berge ensoleillée. Cette chasse toutefois est peu productive; les *professionnels* préfèrent travailler la nuit. Leur bateau muni d'une lanterne est monté par trois hommes. L'un, à l'arrière, pousse silencieusement avec une perche; un autre à l'avant indique par gestes la route à suivre. Le troisième se tient au milieu; c'est le meilleur tireur. Il envoie une charge de plomb dans l'œil ou une balle clans le cerveau du gator. Ce dernier coup est des plus difficiles surtout la nuit. Le gator n'est pas intelligent; son cerveau est fort petit. Il est vrai que s'il n'entend aucun bruit, il se laisse approcher de tout près et. parfois même tirer à bout portant. Pour terminer cette histoire de l'alligator, un *gang* c'est-à-dire une équipe chassant dans les environs de l'Indian River a tué, dit-on, en un an, deux mille huit cents de ces animaux. Le plus grand mesurait un peu plus de trois mètres et la valeur de leurs peaux représentait un total d'environ vingt cinq mille francs.

Les bécassines continuaient toujours à tomber et la chasse était des plus attrayantes quand s'imposa de façon désagréable la certitude que les *snipes* n'étaient pas les seules habitants de ce marais; au détour d'une large touffe de roseaux se dressa tout à coup un serpent long de quatre pieds qui dardait une superbe langue. La rencontre ne laissait pas d'être gênante. Nos bottes ne dépassaient guère le niveau marécageux et reculer dans ce terrain n'était nullement commode. Le mieux était, de risquer sur le reptile un coup de feu aussi bien ajusté que possible. Mais le guide survenant s'y opposa affirmant que ce *black snake* rend

le service d'attaquer et de tuer les autres serpents sans être redoutable lui-même, sa blessure n'étant pas mortelle. L'assertion sauva la vie de l'animal et nous retournâmes vers les chiens qui avaient gardé une distance respectueuse; toutefois la rencontre eut l'inconvénient de nous faire dès lors regarder par terre autant qu'en l'air ce qui est plutôt gênant quand on chasse les bécassines.

Aussi comme ces dernières, relevées plusieurs fois, commençaient à devenir sauvages et que les sacs étaient pleins, nous reprîmes le chemin du bateau pour aller manger tranquillement nos provisions à quelque distance dans une belle, plantation d'orangers dont la cueillette venait d'être terminée et où des négresses, glaneuses étranges, récoltaient les oranges oubliées.

(A suivre).



La semaine d'un original.

On causait au fumoir. C'était un vrai « Discours sur la Méthode » malgré que Descartes n'y fut pas. Certains blaguaient les habitudes méthodiques et vantaient les avantages du pèle-mele.... dans la vie comme dans les tiroirs. D'autres déclaraient qu'avec une bonne méthode de classement un homme occupé arrive de nos jours à abattre une somme considérable de besoins de toutes sortes tout en faisant une large part à ses plaisirs. Un qui n'avait rien dit et souriait entre les volutes de fumée de son cigare fut interpellé; on voulait son avis. C'était un homme d'environ quarante huit ans, l'air bien portant et satisfait. « Moi, dit-il, je suis pour la méthode. Il y a beau temps que je célèbre son culte chaque jour de mon existence, car j'ai disposé de ma semaine sur un plan parfaitement méthodique'. » Et comme on le pressait de s'expliquer : « Voici, reprit-il. J'ai tout simplement donné à chaque jour de la semaine son caractère étymologique. Le lundi est le jour de la lune, n'est-ce pas? Rh bien! ce jour-là est consacré à mes idées, à mes travaux personnels. Le mardi, jour de Mars, je fais de l'escrime, de la gymnastique; je monte à cheval. Le mercredi, jour de Mercure, est réservé à mes comptes, à ma fortune, à tout ce qui est chif-